

Préface

L'imagination fertile de l'auteur se donne ici libre cours pour nous offrir une « broderie » au petit point dont l'ensemble compose une fresque vivante, originale, dans laquelle, outre le mystère inhérent à tout roman policier, on trouve du folklore campagnard, du drame familial – avec ses adultères et naissances non voulues – et un léger contrepoint romantique.

Comportant moins de cent pages, il s'ensuit que nous avons là un condensé de ces ingrédients, excluant les bavardages et les remplissages inutiles souvent rencontrés dans cette littérature.

Au contraire, ici, l'action est suivie, les rebondissements incessants, le mystère croissant.

L'écriture, simple, naturelle, presque naïve n'en fait pas une œuvre destinée aux académiciens, mais à des lecteurs qui apprécient d'entendre appeler chat un chat !

Ils passeront avec ce livre un très bon moment

Jean-Jacques BLOCH¹

¹ délégué régional S.P.A.F. Directeur de la revue MELUSINE qu'il a fondé en 1982. Membre de l'Académie Déphinala. Titulaire de nombreux prix. Auteur de nombreux ouvrages.

Première partie

Découverte

Comme chaque matin, depuis de nombreuses années, Jules prend un bâton, qu'il a lui-même taillé dans la branche d'un vieux sureau. Il s'en va clopin clopant faire sa promenade journalière à travers les champs, les prés et les bois qui entourent le village où il réside depuis sa naissance.

Malgré ses quatre-vingts ans, il va son petit bonhomme de chemin, il trotte allègrement, le dos légèrement courbé. Son regard porte sur l'ensemble du paysage, son œil encore vif scrute l'horizon comme pour voir si toutes les choses qu'il connaît depuis toujours, sont bien à leurs places.

Le village où il demeure n'est pas très important, il n'y a plus d'école déjà depuis longtemps. L'église aussi est fermée, faute de prêtres pour officier ; l'absence de fidèles a également contribué à cette défection.

Jules a été enfant de cœur, puis adulte il a fait fonction de bedeau après la disparition des enfants. L'office du dimanche lui manque énormément, il aimait sentir l'odeur de l'encens et appréciait le calme qui régnait en ces lieux. Il adorait les chants religieux qui montaient vers la nef.

— *Les jeunes ne veulent plus rester à la campagne, soupire t-il, ils préfèrent la ville, la vie y est parait-il plus*

clémente, se dit encore Jules, tout en poursuivant son chemin.

Le village se vide d'années en années, il ne reste que des vieillards et deux couples de jeunes installés depuis peu. Les touristes n'ont pas encore franchi le seuil de cette magnifique campagne.

Jules vient de quitter la route principale, il emprunte un chemin caillouteux qui traverse un champ en friche appartenant à la famille Jourdan. Jules a une pensée pour Honoré Jourdan, quatre-vingts ans comme lui, son ami de toujours. Ils ont fait la guerre ensemble, ils ont eu de la chance, ils n'ont pas été prisonniers. Après l'arrêt des hostilités, pendant l'occupation, ils sont allés se cacher dans la montagne, pour échapper au travail obligatoire en Allemagne.

Honoré, n'habite plus le village, ses enfants, résidant à la ville, l'ont emmené après le décès de son épouse Gloria. Il est à présent dans une maison de retraite, ses biens ont été hypothéqués, c'est une banque qui héritera à sa mort. Ses enfants n'ont gardé que la maison pour leurs vacances ; Jules a ainsi une fois par an, des nouvelles de son ancien compagnon.

— *Pauvre de nous*, murmure tout bas Jules, *heureusement pour moi je n'ai plus de famille, mon frère Louis est mort jeune, il s'est tué dans un accident de tracteur.*

En effet Louis, le frère de Jules, conduisait le tracteur familial. Il fit une fausse manœuvre, l'engin s'est retourné, a dévalé la pente écrasant le corps du jeune homme qui venait d'être éjecté du véhicule.

Jules a fait un mariage de raison, il n'a pas eu d'enfant, son épouse Marinette décédée il y a maintenant dix ans, a

été emportée par une tumeur maligne, un cancer dirions-nous aujourd'hui. Il est seul, mais il ne se plaint pas, il est encore alerte pour son âge, il peut se suffire à lui-même et subvenir à ses besoins.

Après avoir traversé le champ en friche, Jules longe un vignoble bien entretenu par un jeune blanc-bec qui a pris la place de son ami Victor.

Victor et son épouse n'ont eu qu'une fille, elle a fait des études secondaires à la ville où elle a rencontré José, qui étudiait pour devenir viticulteur.

Ils se sont mariés et les deux jeunes ont littéralement mis les deux vieux à la porte de leur exploitation ; enfin c'est ce que pensent tout bas les habitants du village.

En réalité les jeunes ont pris la relève, avec l'accord des parents, mais José est prétentieux, il croit tout savoir parce qu'il a fait des études, aussi les vieux le méprisent un peu.

Victor et Régine, la soixantaine, ne sont pas malheureux, leur fille Adèle s'occupe d'eux avec beaucoup de tendresse. Ils ne manquent de rien, pourtant ils se plaignent parfois, c'est leur gendre qui fait ceci, qui fait cela, ils n'ont plus rien à dire, le jeune José veut tout régenter.

Victor est Maire de son village, aussi il a fort à faire avec les affaires de la commune, il bougonne comme ça, mais dans le fond il est bien content que José ait pris la direction de l'exploitation.

— *D'après José, se dit Jules, on n'est plus bon à rien, on ne sait pas et on n'a jamais su. Pourtant soupire t-il on a eu des bonnes récoltes, le meilleur vin de la région, et puis il ajoute encore, le travail se faisait à la main ; nous n'avions pas toutes les machines qu'ils ont maintenant.*

Si les récoltes semblent moins bonnes en certains endroits préconise José, qui sait tout, c'est de la faute à la pollution, c'est à eux qu'appartient le devoir d'y remédier.

Tout en fulminant sur le passé et le présent, Jules poursuit son chemin. Il s'enfonce dans le petit bois qui domine la vallée, c'est là que chaque jour il vient se ressourcer.

Jules, pour se reposer un instant, s'assied sur la souche d'un arbre abattu par la foudre un jour de l'été dernier.

Dans cette nature qui lui est familière, Jules songe à ses amis, ils sont presque tous partis, il pense que bientôt ce sera son tour, aussi il profite du temps qui lui reste pour apprécier son environnement.

L'automne approche, il espère encore cette année, si Dieu lui prête vie, qu'il pourra venir cueillir des champignons, il connaît les meilleurs coins.

Après un long repos, il entreprend le chemin du retour, mais il décide aujourd'hui, il ne sait pas pourquoi, de passer par la carrière. Il y a longtemps qu'il n'a pas vu cet endroit, il y venait jadis avec les galopins du village, il y avait son frère Louis, Honoré, Rémi, Etienne, Isidore et les autres.

Pour faciliter sa marche, avec sa canne joliment sculptée de ses initiales, il frappe l'herbe haute en cet endroit afin de l'aplanir.

Plus personne ne vient dans cette carrière, aussi Jules n'est pas surpris de voir s'envoler une nuée de corbeaux,

— *quelques bêtes mortes*, se dit-il.

Au fur et à mesure de sa progression, Jules perçoit une odeur nauséabonde, il avance quand même poussé par un je ne sais quoi ; la curiosité sûrement. Tout à coup la stupeur le cloue sur place, stoppe son élan ; là, à travers les herbes il voit un membre humain.

Malgré la répugnance qui l'envahit soudain, il avance encore un peu pour mieux voir ; il s'agit bien d'un cadavre en décomposition avancée, pas joli à regarder.

Jules dans un effort considérable se détache de cette putréfaction, ses jambes sont molles, elles ont de la peine à le porter jusqu'au village. Il parvient cependant aux premières habitations.

N'en pouvant plus, il frappe à la première porte, heureusement les gens se lèvent tôt, Jules est content de trouver quelqu'un avec qui parler.

C'est Jeanne qui le reçoit, elle n'est plus très jeune, mais encore alerte malgré ses soixante-douze ans ; son époux Rémi en a soixante-dix-huit.

Jeanne et Rémi en apprenant la découverte de Jules, le font asseoir et offrent pour lui permettre de se remettre de ses émotions, un petit verre de « Gnaule » de leur fabrication.

Jeanne en sert un aussi à son homme sans s'oublier pour autant, et ensemble ils trinquent à leur propre santé.

L'alcool leur donne un souffle d'énergie, ils décident d'avertir les autorités, mais avant, il est de leur devoir d'informer les paisibles habitants du village.

Ils vont aller de porte en porte annoncer cette tuile qui leur tombe inopinément sur le dos.

La maison, à côté de celle de Jeanne et de Rémi, appartient à leur fils Charles et à son épouse Clairette.

Charles et Clairette qui vient du village voisin se sont mariés l'année dernière, Rémi, le père de Charles, a fait don de ses terres aux deux jeunes gens, pour que ceux-ci restent près d'eux ; la vie est dure à la campagne, mais ils ont du courage, ils vont essayer de tenir le coup.

Charles est jeune, mais il sait ce qu'il doit faire, les trois vieillards lui font confiance. Charles s'empresse de téléphoner à la gendarmerie de la ville où dépend le village, puis il prévient Clairette qui est en train de traire les vaches.

Après avoir téléphoné à la gendarmerie, Jules accompagné de Rémi et de Charles vont prévenir leurs voisins.

Voici la ferme de Victor, José est dans les vignes depuis le lever du soleil. Sa jeune épouse Adèle les reçoit, les invite à entrer dans la maison. Les trois hommes refusent poliment, ils n'ont pas le temps, les gendarmes ne vont pas tarder, il leur faut prévenir les autres voisins.

Après avoir dialogué un moment avec Victor qui est le maire du village, les trois hommes poursuivent leur chemin.

Ils passent sans s'arrêter, car tout est fermé, devant la maison d'Honoré.

— *Dans le fond, se disent-ils tout en cheminant côte à côte, il a eu raison de partir, il n'a plus aucun souci.*

Marchant d'un pas régulier les trois compères arrivent à la ferme des acacias, Isidore est l'un des héritiers de Paul mort au champ d'honneur, pendant la guerre de 14/18.

A la suite du décès de sa mère, Isidore reprend les biens de ses parents après avoir fait le partage avec son frère Georges et sa sœur Amélie.

La sœur d'Isidore est entrée dans un couvent à cause d'une aventure amoureuse qui a mal tourné.

Elle était très jolie, Jules se souvient, il était amoureux d'elle comme tous les autres garçons de sa génération.

Elle avait toujours une gentille parole pour l'un ou l'autre de ses admirateurs, elle n'était pas chiche de ses sourires et avec ça des yeux à faire damner un saint disaient les personnes de bonne éducation ; « à faire péter les boutons de braguette » s'amusaient à répéter les plus polissons.

Pauvre Amélie, elle était tombée amoureuse, d'un camelot plus âgé qu'elle et de surcroît marié et père de famille. Il allait de ferme en ferme vendre ses marchandises. Il profita sans scrupule de la fillette sans défense.

Après l'avoir indignement engrossée, de peur de quelques représailles il disparut dans la nature, personne ne l'a plus jamais revu.

Amélie eut une mauvaise grossesse, l'enfant né avant terme ne survécut que quelques heures. Pour faire oublier cette vilaine histoire, Amélie s'en est allée cacher sa peine et son chagrin dans un couvent, très loin de son petit village.

Malgré l'éloignement, personne ne put oublier ce drame.

Isidore prit la ferme en main à la mort de son père, il n'avait que quinze ans, mais conscient de son devoir, il prit le taureau par les cornes et fit face à tout. Il avait à cette époque sa pauvre mère à sa charge, touchée mentalement par les événements que l'on connaît, elle ne pouvait plus aider son fils, ce dernier permit à son jeune frère Georges qui n'avait que dix ans d'aller à l'école et de faire de longues études, ce qui lui procura une bonne place dans l'administration.

La situation de la ferme n'était pas très bonne. Une partie des champs et des prés avaient été mis en jachère pendant l'absence du père. Ce dernier était parti guerroyer par delà nos frontières, là où il avait trouvé la mort, qu'il avait certainement cherchée, pour oublier un passé peu réjouissant.

A l'heure où se déroule cette histoire, Georges est à la retraite, il est propriétaire d'une belle villa sur la côte méditerranéenne.

Isidore hérita de la maison et d'un bout de terrain adjacent. Les deux autres se partagèrent le fruit de la vente des terres cultivables. Sœur Amélie fit don de sa part aux œuvres de la corporation qui prit soin d'elle, après le dramatique accident dont elle fut victime.

Isidore est seul, il se sent abandonné des siens, pourtant son fils Désiré vient souvent le voir. La visite de Jules et de Rémi, ses vieux compagnons de route, lui fait plaisir. Il félicite Charles d'être resté au village, puis il décide d'accompagner les trois hommes dans leur triste démarche.

Victor a dû se rendre à la mairie pour recevoir la gendarmerie, Charles, en qualité de premier adjoint, doit aller le rejoindre.

Les trois amis, Jules, Rémi et Isidore, comme au temps de leur jeunesse se dirigent dans la direction de la carrière. Non loin de celle-ci se trouve une mansarde, c'était, il y a longtemps, une grande bâtisse. Hélas un incendie inexplicable en fit une ruine, là, où vivait une famille, il ne reste aujourd'hui qu'un homme : mais pas n'importe quel homme ; Clovis un ermite dénommé « le sage »

Jules se souvient du père de Clovis, on n'a jamais connu son prénom, on l'appelait « le vieux », simplement parce qu'il était bizarre, sa femme était folle, du moins on le disait.

Ils ont eu deux enfants, Clovis dit le sage, et une fille qui s'est pendue dans le bois, elle avait hérité la folie de sa mère. Les mauvaises langues disaient que son père le vieux avait abusé d'elle, d'autres au contraire assuraient que c'était parce qu'elle était privée d'hommes. Sa virginité aurait provoqué un coup de sang, celui-ci lui serait monté à la tête. Prise d'un coup de folie, elle mit fin à ses jours et se pendit à une grosse branche.

Clovis a quarante ans quand son père décide de le marier.

Une fois par mois, le vieux va à la ville faire quelques emplettes nécessaires et indispensables. Les courses terminées il se rend au café des sports pour se désaltérer. Un jour deux individus à ses côtés discutent fort et haut. Le vieux entend malgré lui la conversation, il est question d'un arrivage de filles venues de l'étranger qui désirent se marier en France, pour échapper paraît-il à la misère qui sévit dans leur pays d'origine.